

Un 10 janvier 1990 et les quelques jours, mois, années... qui ont suivi...

- Géographie, histoire et vie de société -



Fin 2009 et début 2010, j'étais « dans mon ARBRE » à Purc reni-Pürkerecz sous la belle neige et le froid ; après un émouvant Noël plein de souvenirs des années qui avaient précédé et un passage à l'année 2010, arriva le dimanche 10 janvier, « mon bras droit dont je suis le bras droit » Vilmika MÁTYÁS absente malheureusement, mais avec la complicité de ses parents Lajos et Vilmi MÁTYÁS, m'avait préparé en cachette une de ces fêtes dont ils ont le secret ! Ainsi le 10 janvier, jour pour jour, nous fêtions avec une quarantaine de fidèles amis plus quelques autres au téléphone, les 20 ans de mon arrivée parmi eux, au village ! C'était exactement dans l'après-midi glacé et neigeux du mercredi 10 janvier 1990, en minibus avec l'équipe OVR de Veyrier-du-Lac (74) ; les tanks étaient encore dans les rues de Sibiu, de Bra_ov, de Bucarest, la télévision fonctionnait 24 heures sur 24, comme ensuite les kiosques-bazars, les débits de boissons et certains restos selon la formule « non stop ». Et d'ailleurs, tout était non-stop, et la jubilation aussi !

MÁTYÁS Lajos, pasteur luthérien de la communauté magyare, (en hongrois, le nom de famille est toujours le premier) a été la première personne que les enfants qui faisaient de la luge dans la rue, sont allés chercher quand ils nous ont vus arriver. Nous cherchions une mairie et n'en trouvant pas, nous nous étions dirigés naturellement vers la première église aperçue et c'était le temple protestant. **Nous ne savions rien à ce moment-là, de la présence de 2 communautés, à l'époque en quantité égale : magyare et protestante luthérienne, roumaine et orthodoxe !**

Il avait donc fallu expliquer pourquoi et comment, nous étions là, en anglais approximatif d'abord, puis heureusement, en hongrois grâce à un de nos veyrolains (habitants de Veyrier), **Rudi Kisházi**, qui était hongrois d'origine ! D'un coup, tout a été beaucoup plus simple à expliquer à Lajos. Il comprit d'où nous venions, mais nous restions des extraterrestres pour eux, comme ils l'étaient pour nous et il était difficile de leur côté, d'imaginer comment ça nous avait pris de venir à Purcarení comme pour nous, comment ils avaient vécu les 43 dernières années d'après-guerre !

Petit à petit, nous racontâmes l'Opération Villages Roumains lancée de Belgique, fin 1988, par une bande de jeunes gens amis et la Ligue des Droits de l'homme, le choix du village de Purcarení pour Veyrier-du-Lac (74), les murs qui tombaient les uns après les autres fin 1989, puis à la disparition de Ceausescu, la décision du Conseil municipal de Veyrier dont le maire était **Bernard GUERIN**, d'aller voir à quoi ressembler le village adopté, soutenu (sans aucun « retour » connu) jusque là par des lettres aux instances administratives, de la mairie aux dirigeants du pays, ambassadeurs etc...Lettres reçues au village, mais que personne n'avait ouvertes, sauf quelques-unes et qu'on nous rendit en catimini et de façon anonyme, lors de notre première promenade dans le triste village de l'époque, aux maisons aux murs ravagés d'humidité, aux magasins vides, aux habitants méfiants, pas vraiment curieux, aux interrogations silencieuses, ne sachant jusqu'à quel point ils pouvaient déjà ou non se réjouir !

Nous expliquâmes le camion d'aide immédiate qui nous suivait à quelques jours... Nous étions une délégation **sous la houlette du Dr Pierre ALLARD** en avant-garde, qui venait voir de quoi il en retournait et s'ils avaient besoin de nous... Lajos fit venir ses amis et les « notables » du village dont le pope orthodoxe de l'époque, qui essaya de dire qu'il était au courant de notre venue (!?) et que ce camion était envoyé par une dame de Paris pour leur communauté roumaine... Cela commençait fort et nous découvriions médusés, un bout de la complexité de la vie sociale d'un village de l'Est sortant du communisme et de la dictature. Interloqués, nous démentîmes immédiatement de telles allégations évidemment puisque ce n'était ni la vérité, ni le sens de notre venue. Le pope qui parlait un assez bon français, comprit bien qu'il venait de faire un faux-pas diplomatique et humain..., ramassa ce démenti ferme et sans appel, avec son mouchoir par-dessus, et les différends furent étouffés pour un temps.

Il fallait donc songer à nous loger et en 2 coups de cuillères à pot, tout fut organisé, les 3 femmes couvertes de baise-mains encore à la mode à cette époque, chez Costi et Adela Cordos, 2 hommes chez András Deák le radiologue et sa femme Ibolya, et 1 autre chez Lajos et Vilmi Mátyás ; au réveil et avant tout, la palinka, fut de rigueur selon la tradition...Alors commencèrent de folles journées, où petit à petit, chacun se laissa aller à la joie et à

la convivialité, à l'échange au-delà des langues, des moeurs différentes, des Histoires antagonistes... *Nous étions juste des humains qui avaient été séparés de force il y a longtemps par la volonté des « Grands de ce monde » et qui se retrouvaient et fêtaient dans la simplicité, le bonheur d'être ensemble et la liberté, maître-mot du moment.*

Dans la simplicité, oui, mais pas dans la sobriété ni la frugalité ! En effet, on fit ripaille : le gibier, le cochon fraîchement occis à Noël, la palinka ou la tsuica à flots, les réserves sortaient de l'ombre et des caches, les femmes s'affairaient en groupe à la cuisine, aux gâteaux, aux entrées de toutes sortes, aux ragoûts et rôtisseries, aux vins de maison. Les discussions sans fin, les chants du soir... Nous étions invités en continu, chez les uns et les autres dans les 2 communautés, nourris et abreuvés au delà de nos capacités, quasiment toutes les trois heures ! et jusque tard dans la nuit... Les balades à la jolie ville de Brasov malgré le centre criblé de balles, où l'armée était encore à pied d'oeuvre, où le préfet faisait son auto-critique en pleurant devant la foule à la porte de la Préfecture, où les soldats demandaient de faire des photos avec nous... La balade d'une journée à Bucarest, où un vieux bucarestois inconnu mais tellement heureux de pouvoir enfin parler français, s'improvisa d'autorité notre guide, nous faisant passer par les sens interdits car « pour les français, tout est permis !! » disait-il. Il nous fit faire le tour du centre-ville de la place de l'Université martyre à la Bibliothèque Nationale à moitié en cendres, les ruines, les voitures criblées, la visite de l'Opéra où nous rentrâmes en catimini pour trouver l'Orchestre National de Roumanie qui répétait, en manteau, mitaines, bonnets, bottes, dans un froid glacial, **Les 4 saisons de Vivaldi !** !... Instant magique ! Nous applaudîmes avec émotion, ils saluèrent émus eux aussi, mais nous partîmes discrètement.

Et puis, Rudi Kishazi, notre hongrois de Veyrier, l'homme qui volait à une époque, en Deltaplane avec un aigle, connaissant un fameux joueur de flûte de Pan (comme Gheorghe Zamfir), **Simon (probablement Stanciu ?)** put le contacter grâce à notre guide improvisé et ainsi, on se retrouva, dans une taverne voûtée, bondée de jeunes, de soldats, buvant des bières, à regarder les retrouvailles étonnantes des 2 amis et à écouter Simon jouer...

En fait, nous nous baladions parce que nous attendions le camion qui n'arrivait pas... Nous parlions ainsi d'un camion « mythique » à des gens curieux de savoir s'il existait vraiment (dans ce pays de la rumeur, des Contes et Légendes) et ce qu'il pourrait bien contenir ! Il fallait aller téléphoner en France depuis un central téléphonique de Brasov, où on attendait entre 2 et 3 heures la connexion et où le temps de conversation était limité avec autorité...

Dans tous nos déplacements évidemment, quelqu'un du village nous accompagnait, très fier de sa mission où il nous facilitait les choses mais il était également censé nous protéger, les temps n'étaient pas sûrs, la peur continuait de régner... Risquait-on vraiment quelque chose ? On ne sait pas, tout était possible, lors de cette première semaine pour le groupe et même de ce premier mois pour moi, nous n'avons jamais eu de problème et le bon accueil prévalait partout... D'ailleurs, c'est devenu un leitmotiv ensuite, souvent pour rire : « Tout est possible en Roumanie ! » et j'ajoutais : « le meilleur comme le pire, mais le pire n'est jamais sûr !... ». Comme me disait l'un de nos hôtes lors de cette fameuse semaine : « Tu sais, pendant tout ce temps, il n'y a pas que nos estomacs qui ont rétréci, nos cerveaux aussi ont rétréci ! »...

Et c'est vrai qu'il ne fallait pas oublier que ce peuple était profondément différent de nous, que l'Histoire l'avait façonné d'une autre manière et c'est probablement ce qui a été et reste, je crois, le plus difficile à comprendre pour beaucoup d'occidentaux qui sont restés à la surface de leurs connaissances sans creuser plus lors de leurs courts séjours dans les pays de l'Est. Ces peuples étaient malades, atteints profondément après tant d'années d'oppression violente et/ou rampante, pernicieuse, anéantissant les corps, les esprits et « broyeuses d'âme » ; ils étaient atteints de paranoïa chronique et pour cause ! « On » avait instillé la peur en eux, c'est la meilleure arme des dictatures ... et même, de tout gouvernement tenté par l'autoritarisme, où le doute n'est plus permis en rien, où la prétendue insécurité est brandie sans nuances, sans arrêt, où les lois remplacent l'éducation du bon sens, l'apprentissage du discernement et l'épanouissement des relations nourries des métissages et des différences, la conscience d'un présent vécu, enraciné et visionnaire. Cet effroi rampant qui engendre l'absence de confiance en soi et dans l'autre, dans tous les autres, le négativisme perpétuel, la méfiance répandue, le pessimisme tous azimuts, ces ruines des valeurs humanistes qui fabriquent et transportent les rumeurs, « les Contes et Légendes », comme je les avais appelés, les commérages stériles et destructeurs, cette inquiétude, cette appréhension était installée en eux et n'était

pas prête à quitter les lieux et les esprits ! 20 ans après, on le sait, on la sent encore ! Pour les générations vieillissantes, elle est toujours là, démobilisante.

Le camion était donc en panne à la frontière et il fallut attendre un nouveau tracteur... Au départ, ce voyage devait durer 5 ou 6 jours aller-retour, mais cela prenait d'autres proportions inattendues, imprévues, inassumées. En dehors de moi-même qui n'avais pas d'urgence, ayant un boulot de saison d'été et des enfants majeurs, les 5 autres du groupe devaient repartir en France au plus vite. Par ailleurs, il se créait une sorte de malaise d'être ainsi pris en charge, hébergés et nourris (ô combien !) par des gens tellement plus pauvres et inconnus de nous quelques jours avant et enfin, qu'ils étaient censés venir aider... Le Père Noël était « pèrenoëlisé ».

Il est vrai que d'une manière générale, les français, les belges, les suisses qui sont arrivés à cette époque, impromptus dans ce pays, au volant de camions chargés de tout ce dont, en gros, nous n'avions pas besoin chez nous, (et pas sûr que les roumains en avaient vraiment besoin non plus !), donc tous ces « extraterrestres » comme je le disais auparavant, ont été tant salués, fêtés et gâtés que certains d'entre eux ont pu se prendre pour les libérateurs du pays et ont eu du mal à s'en remettre ensuite, quand il leur est arrivé à eux les bienfaiteurs, d'être contestés, par « leurs pauvres » « après tout ce qu'ils avaient fait pour eux ! »... Une mentalité de donateurs de leçons. "Comment ne vous êtes-vous pas révoltés plus tôt ? demandaient souvent certains occidentaux...

C'est un des problèmes récurrents de l'humanitaire et il était important de ne pas s'éterniser dans cette forme de relations, les personnes sortant de l'assistantat communiste, croyaient que l'assistantat humanitaire allait remplacer la source disparue... Le réveil fut dur et glacial quelques mois après. Les roumains avaient cru qu'à la fin 1990, ils seraient à notre niveau de vie ; eh non, c'est là qu'au contraire, a commencé la dégringolade. Car si en 1990, ils avaient tous un peu d'argent qu'ils n'avaient pas pu dépenser auparavant et qui leur permit de s'acheter quelques biens ou de partir en vacances au bord de la Mer Noire ou en Hongrie pour d'autres, cela ne dura pas, les prix grimpants, la monnaie se dévaluant. A notre arrivée 1 franc français valait 30 lei... dès la fin de 1990 on était déjà à 1 FF= 180 lei, je crois (à confirmer)

Début 1990, les gens que nous rencontrions, croyaient qu'en occident, nous vivions tous dans les mêmes standards et avec le même niveau de vie que la famille Ewing dans « Dallas » dont ils ont été tous très friands et immédiatement accros, ça été le premier feuilleton qui a été diffusé par la télévision. Dès le début janvier, le film **E.T.** a été diffusé alors qu'il n'existait même pas en vidéo chez nous et avait été piraté comme beaucoup de films ensuite. Nous étions médusés et amusés bien sûr ! Ils étaient très étonnés et même avaient du mal à croire que notre idéal n'était pas celui de l'american way of life, (que nous critiquions même !), car pour eux, le rêve devait devenir réalité. D'ailleurs, les premiers à s'installer dès le début 1990 ont été, par une vague énorme et ensemble, les Mac Do, (appréciés pour avoir (et faire découvrir !) les seules toilettes propres du pays...), Marlboro, et Coca Cola.

Pour en revenir à notre camion, il finit par arriver, le groupe français pensait aider à vider le camion et à s'en aller illico, mais c'était sans compter avec la structure sociale de ce village et ses 2 communautés différentes. Il nous fut demandé par le comité qui s'était formé pour s'occuper de cette manne, de prendre en charge la séparation en deux parties égales du contenu du camion pour qu'il n'y ait aucun soupçon de détournement dudit contenu. Les français prirent donc encore un jour pour faire cela, ce fut une orange, une orange, un paquet de café, un paquet de café ... un manteau, un manteau, une couverture une couverture... et ainsi de suite. Un vrai casse-tête.

Là, on se rendait compte de la difficulté de distribuer des dons hétéroclites, particulièrement en nourriture, où il aurait mieux valu des sacs de nourriture en vrac plus faciles à partager ; quant aux habits... étaient-ils bien nécessaires ? ils étaient de toutes les modes, de tous les âges et pas forcément adaptés à la vie de villageois, d'un pays au climat continental, enfin ils étaient source de jalousies éventuelles. A part quelques familles très pauvres, il n'y avait pas vraiment besoin de cela. Ce camion avait été fait de manière trop précipitée, sous le coup de l'émotion par ce qu'on avait vu à la télé. (Ca commençait ! car on avait vu en direct pour la première fois, une révolution manipulée certes mais un tournant de l'Histoire qui se déroulait sous nos yeux ébahis et on n'avait pas fini d'en voir

des vertes et des pas mûres, des choses incroyables de toutes sortes dans les années qui suivirent et qui suivent encore....)

Il est facile de dire cela après coup ? Mais non, il a fallu comprendre très vite pour ne pas reproduire cette erreur, comme d'autres qui en sont encore là 20 ans après ! Et en effet, les quelques transports qui ont suivi, ont correspondu à de vrais besoins des poêles, des fournitures pour l'école, des médicaments, des livres, des skis car il ne fallait pas oublier le plaisir aussi !

Oui, la bonne solution aurait été de venir d'abord comme nous l'avions fait avec le minibus, mais « seulement » pour faire connaissance et établir une évaluation des véritables besoins.

Ceci étant dit non pas pour donner des leçons, mais pour au contraire, partager notre réflexion et tirer les leçons de ce genre d'actions. L'humanitaire peut être destructeur et dangereux autant que l'a été le colonialisme. Quand il y eut des problèmes dans les mois ou les années qui suivirent, je dus expliquer aux français que si, par exemple, des extraterrestres étaient venus chez nous en France, nous distribuer quelques-uns de leurs biens et produits, sans discernement, sans discussion, sans connaissance, il aurait été certain que nous aussi, nous nous serions jaloués, battus et divisés à propos de ce qu'avait l'autre, à propos de la couleur ou de la forme que nous aurions voulues, que sais-je ?

Cet exemple avait étonné mais il s'agissait d'être réalistes et d'admettre que nous avions amené et donné des choses enviables à des gens qui rêvaient d'un occident mythique et pour eux, riche de toute façon et donc de posséder la moindre chose qui viendrait de là ; des gens qui avaient une telle méfiance entre eux, que malgré les garde-fous que nous avons cru mettre, et aussi à cause de nos maladresses, de notre méconnaissance de la vie au quotidien à l'Est, et de notre mentalité de sauveur de l'humanité, nous avons enclenché une situation qui a provoqué parfois des « easterns », situation qui aurait pu être drôle, si ça n'avait pas été au détriment du respect de l'autre et de sa différence, avec en sus, la mise en danger de la vie de certains. Par réaction plus ou moins directe.

Donc le camion vidé, partagé, la communauté roumaine vint charger sur des charrettes ce qui lui revenait. Je n'ai jamais eu aucun écho de comment s'était faite la distribution pour cette partie du village ! Nos amis français repartirent. J'avais décidé de rester car les responsables de la communauté magyare, souhaitaient qu'il y ait un arbitre neutre. Je n'avais rien d'urgent à faire en France, alors, pourquoi pas ?

Et c'est ainsi que je me suis ancrée dans ce village pour lequel j'avais un coup de coeur et puis, une question me taraudait et m'intéressait particulièrement : comment ces gens qui m'étaient devenus extrêmement sympathiques, avec qui je m'étais immédiatement sentie à l'aise, chez qui je me sentais « chez moi » comme dans une histoire qui se prolongeait, une histoire de gens qui se retrouvaient, comment ces personnes donc, allaient-elles vivre ce tournant incroyable de l'Histoire ? comment allaient-elles s'extirper de tout cet héritage vaseux et de cet avenir tellement inconnu ? Et dont je savais que, quoi qu'ils en croient, leurs rêves étaient loin déjà de la réalité profonde de l'occident au système capitaliste en expansion. Il y avait tromperie ! Pourrai-je être un pont, un poteau indicateur,, éclairer peu à peu leurs lanternes, éviter certains dangers trop lourds ??? Et pourquoi ne pas créer avec eux quelque chose sur place...

Repartie fin janvier 90 en train, j'ai dit que je reviendrai à l'automne... Mes nouveaux amis me répondirent que c'était des promesses... j'ai dit « vous verrez ! », et je suis revenue en octobre, je me suis mise à apprendre le hongrois en premier car ma famille d'accueil, qui est devenue « l'autre partie de ma famille », la famille Mátyás, est magyare et les magyars parlent hongrois entre eux et à la maison et puis, j'ai appris parallèlement le roumain aussi. Car j'ai toujours été convaincue que pour connaître quelqu'un, un village, un peuple, il faut connaître sa langue et son histoire.

Alors, après avoir beaucoup observé la vie autour de moi, ce qui est aussi le privilège du moment où l'on ne connaît pas la langue de l'autre et où l'on ne comprend rien ou presque de ce qui se passe autour de soi, l'observation muette permet de saisir des ambiances, des détails que la connaissance de la langue efface, on fait connaissance

avec les êtres au-delà des mots et profondément, à un autre niveau de communication. Et peu à peu, j'ai commencé à donner des leçons de français ou d'anglais, puis les feux d'artifice, leurs premiers en vrai, pour les réveillons de fin 92 et fin 93 avec pour cela, la complicité de Veyrier, et les leçons de ski...

Ainsi écrivait Giono dans « Que ma joie demeure » au 2e chapitre : Jourdan, le paysan, demande à Bobi, « l'étranger » venu s'installer un moment dans son coin, « Pourquoi veut-il qu'on garde les buissons d'aubépines, les bocages autour des champs ? » Alors, Bobi répond : « Une chose seulement pour te faire comprendre. Si tu comprends ça, tu comprends tout. Avec de l'aubépine, il y a des oiseaux ! » « Ah ! » répond Jourdan (en qui cette évocation résonne profondément... NDLR) »... et moi, j'ajouterai ce qui y est sous-entendu : « Pour la Joie » ...

(A suivre peut-être...)

Maylis Cazaumayou